

Jacques Delille

## *L'Énéide*

### PRÉFACE

[Extrait]



Jacques Delille

CETTE TRADUCTION m'a été inspirée, non seulement par l'amour de la poésie, mais encore par un sentiment de reconnaissance pour Virgile. J'ai dû à ses *Géorgiques* les premiers encouragements que j'ai reçus dans la carrière poétique, et dès lors je lui ai voué une espèce de culte : ce sentiment presque religieux m'a soutenu dans ma nouvelle entreprise, non moins effrayante par l'étendue de l'ouvrage que par la perfection décourageante de mon modèle. Je ne me dissimule pas à combien de critiques elle m'expose : quiconque est digne de lire Virgile sent combien il est téméraire d'oser le traduire. Les vers d'un original si parfait, si le lecteur en sent bien les beautés, sont les premiers accusateurs du traducteur infidèle, qui risque de l'être même par trop de fidélité. Pour moi, je m'en suis déjà plus dit à cet égard que les plus rigoureux censeurs ne peuvent m'en dire. Et d'abord je me suis plus d'une fois reproché de n'avoir pu conserver plusieurs des beautés du texte sans allonger la traduction ; d'avoir trop souvent remplacé, par une élégance et une rondeur harmonieuses, naturelles à notre langue, la précision énergique d'une langue plus mâle et plus hardie. Les grands poètes, ainsi traduits, sont de l'or passé par la filière, et dont on augmente l'étendue sans ajouter à sa valeur. J'ai dit, dans la préface des *Géorgiques*, qu'une traduction était une dette, et qu'il fallait payer, non dans la même monnaie, mais avec la même somme : je ne pense pas tout-à-fait de même aujourd'hui. Une cassette remplie de pièces d'or serait mal représentée par un tonneau de petite monnaie, quand même la somme serait égale. Après cet aveu, peut-être me sera-t-il permis de dire un mot pour ma justification : il y a contre moi de grandes raisons, il y a de grands exemples pour. Pope, dans son admirable traduction de *Illiade*, a excédé de beaucoup le nombre des vers d'Homère ; il a rendu en treize ou quatorze vers la description d'un clair de lune, qui

n'en occupe que cinq dans l'original.

Dryden, dans sa traduction de l'*Enéide*, a porté encore plus loin la disproportion, et même quelquefois au détriment de l'original. Je n'en citerai qu'un exemple : Énée, reconnaissant dans un des tableaux qui décoraient le temple de Carthage, le malheureux Priam à qui Achille remet le corps de son fils, se retourne vers Achate, et lui dit avec une touchante simplicité : « Voilà Priam, *en Priamus*. » Ce mot seul porte à l'imagination une foule d'idées accessoires qu'il est inutile d'exprimer. Dryden l'a malheureusement noyé dans une superfluité de paroles qui en détruisent l'effet. Je me suis efforcé d'éviter ce défaut; et, quand je me permets quelques extensions du texte, c'est, le plus souvent, pour conserver des détails historiques, généalogiques ou militaires. Le nom des combattants, leur famille, leur patrie, leurs costumes, leurs armures, le genre de leurs blessures, et jusqu'à leurs attitudes, tout est fidèlement exprimé. Enfin, j'ai peut-être le droit de dire à ceux qui ignorent la langue latine : « Une foule de beautés étaient perdues pour vous, je vous en ai transmis quelques unes; je vous demande donc une reconnaissance d'admiration pour l'original, et d'indulgence pour le traducteur. »

---

Source : P.-F. Tissot (1832), *Œuvres de Delille*, Paris, Furne, Libraire Éditeur, t. II, p. 44-46.